

CAFÉ SAGESSE DU MERCREDI 26 MARS 2025

NIETZSCHE

Nietzsche est un philosophe célèbre et controversé. En témoignent deux ouvrages collectifs antithétiques :

- *Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens*, paru en 1991.

Les participants sont : Alain Boyer, André Comte-Sponville, Vincent Descombes, Robert Legros, Philippe Raynaud, Pierre-André Taguieff, Alain Renaut et Luc Ferry.

- *Pourquoi nous sommes nietzschéens*, paru en 2016,

sous la direction de Dorian Astor et Alain Jugnon. Les participants sont quinze philosophes contemporains.

Voici une brève biographie et quelques textes qui vous aideront à vous en faire une idée.

PETITE BIOGRAPHIE

Friedrich Nietzsche (1844 -1900) est un écrivain allemand, philosophe, philologue, compositeur et poète dont l'œuvre a exercé une influence importante sur l'histoire intellectuelle contemporaine.

Son père et son grand-père étaient des pasteurs luthériens qui ont tous deux enseigné la théologie, sa mère, fille de pasteur, a donné le jour à deux fils : Ludwig, mort à l'âge de deux ans, et Friedrich, ainsi qu'une fille : Élisabeth.

Vers 1853, à l'âge de neuf ans, Friedrich se met au piano, compose des fantaisies et des mazurkas et écrit de la poésie. Il s'intéresse à l'architecture et même, pendant le siège de Sébastopol, en 1854, à la balistique. Il crée également un théâtre des Arts, où il joue avec ses amis des tragédies qu'il écrit (*Les dieux de l'Olympe, Orkadai*).

Il entre au collège de Naumburg à l'âge de dix ans, en 1854. Élève brillant, son intelligence fait que sa mère reçoit le conseil de l'envoyer à *Pforta*. Elle accepte et obtient une bourse du roi Frédéric-Guillaume IV. Cette époque est marquée chez Nietzsche par les premières questions angoissées sur son avenir, par de profonds troubles religieux et philosophiques, et par les premiers symptômes violents de la maladie.

À partir de la rentrée d'août 1859, il rédige un journal, projette des plans d'études en géologie, astronomie, latin, hébreu, sciences militaires et enfin en religion. Dévoré d'un appétit de connaissances sans bornes, il éprouve de grandes difficultés à se décider pour un domaine d'étude bien délimité.

Il aime improviser au piano et émerveille ses amis. Il souhaite alors abandonner la théologie pour devenir musicien, mais sa mère l'en dissuade : il doit continuer ses études. Sa foi est néanmoins de plus en plus faible ; les écrits de cette époque témoignent d'une inquiétude profonde face aux problèmes religieux et philosophiques qu'il rencontre. Il hésite à délaissier l'autorité de la tradition pour les enseignements positifs des sciences naturelles.

En 1864, âgé de vingt ans, il entre à l'université de Bonn. D'abord inscrit en théologie, il délaisse celle-ci pour des études de philologie, une discipline en accord avec son intérêt pour l'Antiquité, notamment la tragédie antique.

Il poursuit ses études à l'université de Leipzig, où la lecture de Schopenhauer constitue les prémices de sa vocation philosophique. À cette même époque, il s'intéresse à des penseurs rationalistes, en particulier Démocrite.

Élève brillant, doté d'une solide éducation classique et imprégné de piétisme protestant, Nietzsche est nommé à 24 ans professeur de philologie à l'université de Bâle, mais il s'intéresse

également aux débats philosophiques et scientifiques de son temps. Il se lie d'amitié avec Richard Wagner.

Vers 1875, il tombe gravement malade, et, à la suite de plusieurs malaises, ses proches le croient à l'agonie. Presque aveugle, subissant des crises de paralysie, de violentes nausées, l'état d'esprit de Nietzsche se dégrade au point d'effrayer ses amis par une noirceur qu'ils ne lui connaissaient pas. Il commence à se détacher de Wagner qui le déçoit de plus en plus. L'antisémitisme de Cosima semble avoir joué un rôle dans la rupture entre son mari et Nietzsche.

En 1878, il rompt avec Wagner. En 1879, il obtient une pension car son état de santé l'oblige à quitter son poste de professeur. Il commence alors une vie errante à la recherche d'un climat favorable à sa santé et à sa pensée : à Venise, Gênes, Turin, Nice.

Invité à Rome en avril 1882, Nietzsche fait la connaissance du philosophe et médecin Paul Rée, et de Lou Andreas Salomé dont il tombe éperdument amoureux. Puis Lou, Rée et Nietzsche se rendent en Suisse. Nietzsche corrige les épreuves des *Idylles de Messine* et met au propre une copie du *Gai Savoir*. Mais, durant les mois de novembre et décembre, ses relations avec Lou Andreas-Salomé et Paul Rée se dégradent. À la fin du mois de janvier 1883, il écrit au propre la première partie d'*Ainsi parlait Zarathoustra*.

Nietzsche s'effondre, le 3 janvier 1889, à Turin. Croisant une voiture dont le cocher fouette violemment le cheval, il s'approche de l'animal, enlace son encolure, éclate en sanglots, et interdit à quiconque d'approcher le cheval.

Son ami Franz Overbeck, alerté par des lettres délirantes de Nietzsche accourt le 8 janvier à Turin. Nietzsche chante et hurle sans cesse depuis plusieurs jours, prétendant être le successeur de Napoléon pour refonder l'Europe, créer la « grande politique ».

Au début de cette folie, Nietzsche semble s'identifier aux figures de Dionysos et du Christ, pour lui symboles de la souffrance et de ses deux expressions les plus opposées. Il parle constamment et chante beaucoup, se rappelant encore ses compositions musicales et ses poèmes. Selon le témoignage de son ami Overbeck, il peut encore improviser au piano de bouleversantes mélodies ; pendant quelque temps, il sera encore capable de tenir des conversations, mais celles-ci, selon Overbeck, sont stéréotypées et Nietzsche ne semble capable que d'évoquer certains souvenirs. Il prononce quelques phrases, comme ce jour où, sur une terrasse ensoleillée, il s'adresse à sa sœur : « N'ai-je pas écrit de beaux livres ? » ; il formule encore quelques phrases plus ou moins cohérentes comme celle-ci : « Maman, je n'ai pas tué Jésus, c'était déjà fait. »

Il reçoit plusieurs visiteurs, Puis, au bout de quelques années, il sombre dans un silence presque complet, jusqu'à sa mort. Quand Overbeck le revoit pour la dernière fois, en 1892, il trouve Nietzsche dans un état végétatif. Sa mère, puis sa sœur revenue d'Amérique du Sud, le soignent jusqu'à sa mort, le 25 août 1900.

QUELQUES CITATIONS CÉLÈBRES

- « Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et c'est nous qui l'avons tué ! Comment nous consoler, nous les meurtriers des meurtriers ? Ce que le monde a possédé jusqu'à présent de plus sacré et de plus puissant a perdu son sang sous notre couteau. — Qui nous lavera de ce sang ? Avec quelle eau pourrions-nous nous purifier ? Quelles expiations, quels jeux sacrés serons-nous forcés d'inventer ? La grandeur de cet acte n'est-elle pas trop grande pour nous ? Ne sommes-nous pas forcés de devenir nous-mêmes des dieux simplement ? » *Le Gai Savoir*, Livre troisième, 125.

La formule « Dieu est mort » a été comprise comme un constat de la déchristianisation au début du siècle, et comme une critique de la religiosité.

« C'est nous qui avons inventé la notion de "fin": dans la réalité la fin fait défaut. On est nécessaire, on est un fragment de fatalité, on fait partie d'un tout, on est dans ce tout - il n'y a rien

qui puisse juger, peser, comparer, condamner notre être, car cela voudrait dire juger, peser, comparer, condamner le tout... Mais, hors du tout, il n'y a rien. » [Généalogie de la morale)

- « À quelle altitude ne m'étais-je pas élevé d'un seul bond au-dessus du pitoyable radotage de ceux qui opposent inlassablement l'optimisme au pessimisme ! Je fus le premier à voir la véritable opposition qui existe entre, d'une part l'instinct en voie de dégénérescence qui se dresse contre la vie dans une rancune souterraine (le christianisme, la philosophie de Schopenhauer, et en un sens déjà celle de Platon, l'idéalisme tout entier en sont des formes typiques) et, d'autre part, une formule d'acquiescement supérieur, née de la plénitude et de la surabondance, un oui dit sans réserve à la vie, et même à la douleur, et même à la faute, à tout ce qu'il y a de problématique et de déroutant dans la vie...

Cet ultime « oui », le plus joyeux, le plus exalté, le plus exubérant, traduit non seulement la compréhension la plus haute mais aussi la plus profonde, celle qui est le plus rigoureusement confirmée et soutenue par la vérité et par la science. - De tout ce qui est, il n'y a rien que l'on puisse retrancher, rien dont on puisse se passer... Pour comprendre cela, il faut du courage, et, condition de ce courage, un excédent de force : car c'est exactement à proportion de sa force que le courage a le droit de s'aventurer, que l'on approche de la vérité. La connaissance de la réalité, l'acquiescement à la réalité, voilà, pour l'homme fort, une nécessité aussi impérieuse que, pour l'homme faible, la fuite devant la réalité - bref, l'idéal... »

- « Une belle femme a quelque chose de commun avec la vérité : toutes deux donnent plus de bonheur lorsqu'on les désire que lorsqu'on les possède. »

- « La vie sans musique est une erreur, une fatigue, un exil. »

- « Ce qui me bouleverse ce n'est pas que tu m'aies menti, c'est que désormais je ne pourrai plus te croire. »

- « Ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou. »

- « La croyance que rien ne change provient soit d'une mauvaise vue, soit d'une mauvaise foi. La première se corrige, la seconde se combat. »

- « Chaque homme cache en lui un enfant qui veut jouer. »

- « Créer, voilà la grande délivrance de la souffrance, voilà ce qui rend la vie légère. »

- « Ce qui ne me tue pas me rend plus fort. »

- « Il n'y a pas de faits, seulement des interprétations. »

- « Celui qui se sait profond s'efforce d'être clair. Celui qui veut paraître profond s'efforce d'être obscur. »

- « La grandeur de l'être humain est d'être un pont et non un but. »

- « L'espoir est le pire des maux, il prolonge les tourments de l'être humain. »

- « La terre est comme la poitrine d'une femme : utile autant qu'agréable. »

- « Je vous en conjure, ô mes frères, demeurez fidèles à la Terre et ne croyez pas ceux qui parlent d'espérance supraterrrestre. Sciemment ou non, ce sont des empoisonneurs, des contempteurs de la vie, des moribonds, des intoxiqués dont la Terre est lasse. Qu'ils périssent donc ! »

(Ainsi parlait Zarathoustra)

- « Les états d'âme et l'immense détresse de Nietzsche devinrent le creuset où sa volonté de connaissance a pris forme ; c'est ainsi que son œuvre a surgi des flammes, en rupture avec un monde épris d'objectivité, pour qui les émotions devaient demeurer une affaire privée. Chez lui, la poésie avait plus d'épaisseur que les valeurs édictées. Le chercheur en lui a fini par tirer le rideau, victime d'une affectivité souffrante, qui lui avait ouvert des horizons grandioses, dont il ne s'est jamais relevé. »

(Lou Andrea-Salomé)

SES PRINCIPALES ŒUVRES

1. La Naissance de la tragédie (1872)

Jetant son regard et son analyse sur le monde grec antique, et notamment sur l'évolution des œuvres tragiques du théâtre antique, Nietzsche distingue deux principes dans l'art grec :

- **L'Apollinien** (ordre, mesure, raison, beauté harmonieuse).
- **Le Dionysiaque** (désordre, ivresse, instincts, chaos).

Selon lui, la tragédie grecque naît de la tension entre ces deux forces, et le rationalisme socratique a détruit cet équilibre en favorisant l'Apollinien.

Nietzsche attribue à l'homme grec antique une acceptation de la vie dans sa globalité y compris du nécessaire tragique, mais un tragique qui n'exclut pas l'action, la volonté de vivre pleinement. C'est dans les forces dionysiaques (l'ivresse, l'abolition des limites et de l'individualité, la musique) que l'homme grec dépasse ses limites.

C'est pour cela également que Nietzsche critique la philosophie de Socrate et Platon, qui ont imposé un culte de la raison au détriment des instincts vitaux.

2. Humain, trop humain (1878)

C'est le début de la forme aphoristique de ses écrits, sur des thèmes qui l'occuperont jusqu'à la fin de sa carrière. Il dédie ironiquement son livre à Voltaire dont on célèbre le centenaire.

Critique du romantisme et de la métaphysique

Nietzsche abandonne son admiration pour Wagner et s'éloigne du romantisme.

Il critique la croyance en des vérités absolues et affirme que les valeurs sont des créations humaines, non des réalités objectives.

3. Le Gai Savoir (1882, 1887)

Dans le Gai Savoir, Nietzsche proclame, notamment, la mort de Dieu, c'est-à-dire la fin de la croyance en des vérités absolues dictées par la religion ou la métaphysique.

Cette nouvelle disparition entraîne un vide existentiel : le nihilisme.

Le nihilisme, selon Nietzsche, c'est la disparition des valeurs supérieures, des valeurs aristocratiques ; c'est l'oubli du corps, le détournement des instincts ; c'est la haine de la vie et de la réalité ; c'est la victoire des abstractions et des idéalités morales ; c'est le ressentiment et la haine de la puissance ; c'est enfin la volonté de vengeance au nom de l'amour, de la justice et de l'égalité pour, en vérité, vouloir tout niveler, et donc tout anéantir.

4. Ainsi parlait Zarathoustra (1883-1885)

Avec ce livre, à l'écriture autant poétique que métaphorique, Nietzsche proposera son œuvre majeure : un cinquième évangile... Le livre écrit sous forme de discours et de paraboles où Zarathoustra, un sage inspiré du prophète perse Zoroastre, partage sa vision du monde. Les principaux thèmes de sa philosophie y seront présents. Ces thèmes feront l'objet de développement dans ses futurs ouvrages.

Ainsi parlait Zarathoustra est une œuvre incontournable, à la fois philosophique et poétique, qui remet en question les fondements de la pensée occidentale. C'est un appel à la transformation intérieure, une provocation à vivre pleinement, au-delà des conventions et des peurs. C'est un livre révolutionnaire et toujours actuel.

5. Par-delà bien et mal (1886)

Nietzsche, dans cette œuvre va commencer à revoir les principes moraux. Il va procéder à une véritable « transvaluation des valeurs » communément admises notamment la pitié et l'ascétisme. Il pense que l'homme moral est homme par-delà le bien et le mal.

Être par-delà le bien et le mal ne signifie pas être pour le mal, mais vivre d'une façon tellement supérieure que l'on a plus besoin de lutter contre le mal pour aimer le bien.

En réalité, cette attitude est un profond amour du bien, qui estime suffisamment celui-ci pour ne pas en faire le simple contraire du mal.

Nietzsche veut nous rappeler que tout être vivant cherche à affirmer sa puissance et à s'épanouir. Contrairement à Schopenhauer, qui voyait le monde comme souffrance, Nietzsche le voit comme force dynamique et créatrice.

La notion de puissance ne désigne pas le pouvoir, et encore moins la violence.

L'homme puissant est un homme libéré, qui sait faire un tel usage de ses forces qu'il en devient rayonnant (Les hindous disent un Jivan Mukti ???, un « libéré-vivant »).

6. La Généalogie de la morale (1887)

Nietzsche part à la recherche des origines historiques des valeurs morales. De cette analyse il en tire une opposition entre la **morale des maîtres** (affirmation de soi, noblesse, force) et la **morale des esclaves** (pitié, humilité, ressentiment).

Ce qui l'amènera à porter une lourde charge sur le Christianisme qui, selon lui, a fini par imposer une morale des faibles qui valorise la soumission et diabolise la force.

Les faibles, incapables d'agir, développent un ressentiment contre les puissants et déguisent leurs faiblesses en "vertus" (ex : la souffrance est méritoire).

7. Le Crépuscule des idoles (1888)

Dénonciation des idoles philosophiques

Nietzsche critique les grandes figures de la philosophie (Socrate, Platon, Kant) qui ont imposé des valeurs contraires à la vie.

8. L'Antéchrist (1888)

Nietzsche fait une critique radicale du christianisme :

- Il considère le christianisme comme une "religion de faibles", qui empêche les hommes de s'épanouir.
- Il oppose Jésus (figure noble) et Paul, qu'il accuse d'avoir détourné son message en imposant la soumission et la culpabilité.

9. Ecce Homo (1888)

Il s'agit d'un autoportrait philosophique

- Nietzsche y revient sur son propre parcours et sur l'importance de ses idées.
- Il se décrit comme un penseur révolutionnaire, incompris de son temps.

Au Moyen Âge, l'Église expliquait que la douleur était une épreuve envoyée de là-haut. Dieu, était-il écrit dans la Bible, a condamné Ève et toutes ses descendantes à « enfanter dans la douleur ». Mais, de punition, la souffrance peut aussi se muer en bénédiction. Impuissants devant les douleurs d'un malade, on rappelait les souffrances que le Christ avait endurées sur la croix. Les *mater dolorosa* (vierges de la douleur) offraient des images identificatoires à ceux qui souffrent. La douleur pouvait même être rédemptrice, au point que certains n'hésitent pas à s'autoflageller ou à porter le cilice.

Nietzsche a réagi contre cette morale doloriste dans son ouvrage *Généalogie de la morale* où il propose d'évacuer cette morale chrétienne de la douleur pour une éthique de la joie et du bonheur.

La philosophie de Nietzsche est essentiellement une critique de la culture occidentale et de ses valeurs morales, politiques, et religieuses. Cette critique vise à dévaluer ces valeurs, pour en instituer de nouvelles, rejetant la culpabilité et le ressentiment qui ont dominé l'Europe sous l'influence du christianisme et affirmant l'avènement d'une humanité nouvelle, libre, puissante et joyeuse. Sa pensée influencera des courants comme l'existentialisme, la psychanalyse, et aura une portée au-delà même de l'Europe.

LE JÉSUS DE NIETZSCHE

Dans « Le Jésus de Nietzsche » (revue *Esprit*, octobre 2003), Massimo Cacciari nous parle de l'admiration du philosophe envers la figure du Christ.

Au classique antichristianisme de Nietzsche, Massimo Cacciari oppose un Jésus non seulement omniprésent dans l'œuvre, mais incarnant la possibilité d'un renversement de toutes les valeurs. L'antéchrist nietzschéen n'est donc pas un déni de la figure de Jésus, mais plutôt d'une Église qui ne l'incarnerait plus. Ce renversement de perspective permet de relire l'œuvre de Nietzsche (et les Évangiles) de manière bien différente, et propose une interprétation nouvelle et bouleversante de l'*Übermensch* nietzschéen, non plus comme « Surhomme », mais « Outre-homme », *dépassement de soi*.

Selon Cacciari, la formule nietzschéenne du « *Dieu est mort* » est en réalité le commencement du christianisme. Contenu dans l'annonce de Zarathoustra, elle est la figure incarnée d'un Dieu qui s'accomplit dans une mise à mort vertueuse sur la croix. Sans crucifixion, rien n'est possible. Sans souffrance, point de vie. Le philosophe soucieux de la puissance du vivant entendrait donc la souffrance d'un Christ en sang non comme un phénomène négatif, mais comme une preuve de vie manifeste. Simone Weil n'aurait pas renié le propos : l'Évangile accueille la vie non parce qu'elle est moralement *bonne* mais parce qu'elle *est*, hors de tout ressentiment.

Cacciari en revient alors au texte biblique : « *Ne résistez pas au mal* » (Mt 5 : 38-39). Le Christ, en se retirant sur la Croix, ne fait pas figure de nihiliste mais accomplit une subversion interne à l'histoire. Chez lui, la négation est inexistante. Il représente dans son action le début, le déroulement, et la fin du judaïsme. Il le prolonge en l'abolissant et en ouvrant, dans la contestation la plus haute qui soit, les possibilités humaines. L'Évangile nous montre la voie et Jésus est bien ce que Nietzsche en disait, à savoir « *le seul vrai chrétien* ». Il aurait certainement approuvé ce jugement d'Ernest Renan : « Jésus a annoncé le Royaume de Dieu et c'est l'Église qui est venue. »